

**Serge BOUCHARD, *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*. Préface de Gérard Bouchard. Montréal, Boréal, 2004, 192 p., fotogr.**

Véronique Audet

La culture sensible  
Sensing Culture  
La cultura sensible  
Volume 30, Number 3, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/014942ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/014942ar>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Département d'anthropologie de l'Université Laval

**ISSN**

0702-8997 (print)  
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Audet, V. (2006). Review of [Serge BOUCHARD, *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*. Préface de Gérard Bouchard. Montréal, Boréal, 2004, 192 p., fotogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 30 (3), 241–244.  
<https://doi.org/10.7202/014942ar>

Fred Myers présente plusieurs drames sociaux ou « scandales » à la Victor Turner, se concentrant sur la production et l'échange de l'art indigène en Australie comme manière d'aborder les différents « régimes de la matérialité » des marchands d'art et des patrons du gouvernement australien et des artistes eux-mêmes. Il oppose la perspective occidentale où l'art reflète la créativité d'un artiste individuel avec celle des Aborigènes qui le voient comme « quelque chose d'objectivé » par la révélation ou la transmission [du rêve] et non comme quelque chose de créé à neuf (p. 95). Ces différents points de vue impliquent différentes réactions, qui ne sont pas toujours opposées, aux changements des marchés et de la technologie, et tiennent compte de la production en série de l'art ou de défis comme celui des non-Aborigènes qui peignent dans le modèle caractéristique de l'art indigène. Une des vraies forces de l'analyse de Myers est qu'il montre la manière dont ces différents « régimes » sont intérieurement contradictoires, tenant compte des luttes et des changements : « Chaque [régime de valeur/matérialité] imprègne et fuit dans l'autre, renversant son intégrité interne [...] » (p. 106). Ainsi les luttes d'objets deviennent des luttes d'identités infléchies par le pouvoir, mais dont les résultats ne sont jamais déterminés à l'avance.

Webb Keane applique une approche semblable à l'habillement dans le contexte de l'Indonésie coloniale et ailleurs. Il utilise les idées de C. S. Pierce au sujet de l'icône et de l'indexicalité pour souligner que l'habillement est un fait matériel et n'est pas simplement un autre texte à lire pour ses significations ou comme l'expression simple d'une identité. Au lieu de cela, il propose que l'iconicité et l'indexicalité impliquent une ouverture fondamentale des choses à différentes utilisations et interprétations basées sur leurs qualités matérielles et les manières dont ces qualités peuvent suggérer différentes possibilités futures. Le « nouvel habillement rend possible ou empêche de nouvelles pratiques, habitudes, et intentions ; il invite à de nouveaux projets » (p. 193). Les propriétés matérielles des objets sont sujettes également à l'« empaquetement » (*bundling*) par lequel les différentes qualités, par leur proximité partagée dans un objet particulier, peuvent s'associer : « certaines couleurs et certaines températures ou textures par exemple ». Cela donne la possibilité d'une future stabilisation des significations dans des idéologies, ce que nous pourrions vouloir appeler « des régimes sensoriels ». Mais du même coup, ces régimes peuvent sembler fixés pendant un moment (par des forces de pouvoir, de gouvernements coloniaux, etc.), mais sont toujours « vulnérables » à l'ouverture des choses, aux possibilités et associations futures.

Cet ouvrage stimulant intéressera les étudiants qui souhaitent connaître la pensée anthropologique la plus récente sur la façon d'approcher une ethnographie à la fois informée sur le plan théorique et simultanément ouverte sur des qualités empiriques. Je réfléchirais deux fois avant d'employer ce livre comme presse-papiers.

David Sutton (*dsutton@siu.edu*)  
 Department of Anthropology  
 Southern Illinois University  
 Carbondale IL 62901  
 États-Unis

---

**Serge BOUCHARD, *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*. Préface de Gérard Bouchard. Montréal, Boréal, 2004, 192 p., photogr.**

Les *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu* sont la réédition des *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan, Mathieu Mestokosho*, parues en 1977 dans la collection

Civilisation du Québec, série Cultures amérindiennes du ministère des Affaires culturelles du Québec. Les paroles que nous livre ce grand chasseur innu d'Ekuanitshit (Mingan) ont été enregistrées par l'anthropologue Serge Bouchard en 1971 et en 1976. En 1971, il était alors étudiant à la maîtrise en anthropologie (Bouchard 1973) et réalisait son terrain de recherche à Mingan, hébergé par Mathieu Mestokosho et sa famille. C'est en entendant Mathieu, alors octogénaire, se raconter quotidiennement à lui-même (et à qui y prêtait oreille) le récit de sa vie et ses réflexions sur l'art d'être innu en son temps, qu'il eut l'heureuse initiative d'enregistrer ces récits pour la postérité. Nous devons à son fils Georges Mestokosho, « frère vrai » de Serge Bouchard à qui il dédicace cette réédition, ainsi qu'à sa fille Desneiges, l'appui de cette initiative et la traduction des paroles de la langue innue, innu-aimun, à la langue française.

La nouvelle édition chez Boréal donne un second souffle, près de trente ans plus tard, à la première qui s'était rapidement épuisée. L'avant-propos de Serge Bouchard, qui reprend partiellement son ancienne *Présentation*, est grandement modifié et augmenté. Il semble s'adresser à un lectorat plus littéraire et un public plus large, présentant à grands traits le contexte de sa rencontre et de son vécu avec Mathieu Mestokosho et sa famille, l'univers de l'oralité, les Innus du Grand Labrador et le monde des anciens innus, dans un style poétique inspirant et évocateur mais aussi avec justesse anthropologique. Cependant, quelques détails de méthode ne réapparaissent malheureusement pas dans la nouvelle édition, notamment concernant le contexte des enregistrements et surtout, le travail d'édition qu'il a effectué (traduction presque littérale, peu d'adaptation littéraire, remaniement des séquences chronologiques et absence volontaire de commentaires ethnographiques) (1977 : 7-10). Gérard Bouchard, qui signe la nouvelle préface, raconte s'être inspiré des récits de Mathieu Mestokosho en écrivant son roman *Mistouk*, grâce aux vives émotions qu'ils suscitent (p. 11-12). Tandis que Serge Bouchard présente un grand homme contextualisé dans sa vie quotidienne et l'univers de son peuple, Gérard Bouchard expose un romanticisme littéraire, celui de l'exotisme et de la quête de mondes anciens voués à la disparition ou déjà disparus, dont ce livre constitue une œuvre de résurrection. Ce dernier y exprime sa reconnaissance envers M. Mestokosho et S. Bouchard pour avoir donné à connaître, à comprendre et à sentir l'univers innu généralement peu ou mal connu de leurs voisins descendants des colons européens.

Le texte des récits de la première édition paraît intégralement et selon les mêmes divisions, mis à part certains mots qui sont systématiquement changés ainsi que quelques modifications de style et de l'orthographe des noms en innu-aimun. Comme dans la première édition, on trouve une carte des territoires parcourus par Mestokosho et une section de photographies variant cependant d'une édition à l'autre. Datées des années 1950 pour la plupart, elles présentent des Innus vaquant à leurs activités. Elles permettent de voir certaines des personnes présentes dans les récits, notamment Mathieu Mestokosho et sa famille.

Mathieu Mestokosho était un Innu de la bande de Mingan, né vers 1887 dans l'arrière-pays de Baie-Joan-Beetz. Il fut orphelin de père à huit ans et de mère peu après, puis pris en charge par un Innu de Mingan. Avec son père adoptif puis avec sa première femme, il partait l'automne dans la région de Uauiekamau (lac Saumur), revenait pour le temps des Fêtes à Mingan puis repartait quelquefois pour Upatauakau (à l'est du lac Brûlé) à la chasse au caribou l'hiver. C'est après son second mariage à une femme originaire de Sheshatshit (North West River), avec qui il partait au mois d'août vers l'intérieur des terres du Labrador pour ne revenir à Mingan qu'à la fin du printemps, qu'il dit être « devenu un vrai chasseur » et avoir « vécu toute [s]a vie en tuant des animaux et en vendant de la fourrure » (p. 33). De 1960 à 1980, il a passé ses dernières années dans la réserve de Mingan nouvellement établie, habitant avec sa famille une maison du gouvernement, observant les changements de mode de vie qui

devenaient le quotidien de ses successeurs, mais habitant toujours le territoire de sa vie par ses paroles, ses gestes et son imagination. S. Bouchard souligne que Mathieu n'était pas unique en son genre et qu'il y avait autant de femmes que d'hommes remarquables, parlants et savants comme lui parmi les Innus (p. 27).

Dans ces récits, Mathieu Mestokosho raconte la mémoire de sa vie, selon ses grands voyages de chasse centrés sur la quête du caribou au cœur de la forêt boréale et de la taïga. Il raconte l'effort et l'endurance des Innus nomades, la quête de nourriture, les voyages et la solidarité. La première partie relate les grandes épopées de sa vie de chasseur, de sa jeunesse à l'âge mur (1887 à 1935 environ). Dans le premier chapitre, il se présente et se situe parmi les siens. Les trois suivants sont chacun le récit des hauts-faits et des difficultés d'une année spécifique à l'intérieur des terres. Ces trois grands épisodes sont racontés dans un langage axé sur l'action, le déplacement et la stratégie choisie selon la connaissance et l'analyse de l'environnement. La deuxième partie, enregistrée ultérieurement en 1976 (1977 : 8), parle davantage de philosophie, de morale, de vie sociale et de traditions innues. Mathieu Mestokosho répond explicitement à plusieurs préjugés sur les Innus, ceux qu'il a entendus véhiculés par certains missionnaires et marchands (p. 127). Il combat les idées sur la paresse, la misère et l'ignorance des Innus en racontant au contraire, par l'exemple de sa vie, le travail, l'endurance, la persévérance, le courage, le danger omniprésent de la famine et de la mort, la complémentarité et la force mutuelle de l'homme et de la femme au sein des groupes familiaux, la liberté individuelle couplée au sens de la communauté, l'entraide et le savoir sensible des anciens adaptés aux exigences de leur vie dans ce milieu nordique.

Ces récits ne sont pas des récits mythiques (*atanukan*) comme les racontait François Bellefleur à Rémi Savard (Savard 2004). Ce sont des récits de vie, des récits autobiographiques traditionnels, que l'on nomme *tipatshimun* en innu-aimun. C'est l'enseignement des valeurs et du mode de vie, du mode d'être au monde, par le récit de l'expérience vécue. Mathieu Mestokosho s'adresse aux jeunes innus, à ses successeurs qui vivent dans un monde différent, celui qui a pied dans la « réserve », ainsi qu'aux autochtones ignorant sa réalité.

Comme l'affirment Gérard et Serge Bouchard, c'est un précieux témoignage d'un être humain et de son mode de vie aujourd'hui malheureusement révolu. Les Innus de Mingan sont bien sûr encore vivement liés au territoire que leur « grand-père » a parcouru et habité, mais différemment. Dans ce témoignage de l'époque encore récente du nomadisme, où les Innus parcouraient le territoire en quête constante d'animal à chasser, de lieux giboyeux et accueillants, on perçoit la relation intime, sensible et corporelle aux animaux et au territoire habité et l'on y comprend l'ampleur de la nécessité de donner la mort pour vivre. Le discours de Mathieu Mestokosho est très épique : voyager, chasser, tuer l'animal, le manger et s'il y a lieu, aller à l'aide des moins fortunés. Cependant, la chasse est toujours accompagnée d'un grand respect envers l'animal, de prescriptions de non-abus, de conservation, de partage et de non-gaspillage, et les tristes exemples de famine de ceux qui ont omis de respecter ces règles élémentaires viennent appuyer cette philosophie. Il ne faut donc pas comprendre cette chasse comme une conquête de l'homme sur l'animal ou la nature, mais bien comme une vie qui dépend de l'étroite relation des hommes et femmes à la terre, aux animaux, aux végétaux, à l'univers.

La fécondité de cette œuvre est à souligner. En plus de ses deux éditions francophones fort bien accueillies, elle a été traduite et publiée en anglais récemment (Irving 2006). Les paroles de cet ancien innu d'Ekuanitshit ont aussi inspiré et continueront d'inspirer, on le souhaite, plusieurs chercheurs, artistes et lecteurs de divers horizons, ainsi que les Innus, directement concernés par cet héritage qui leur est dédié. Notamment, Rita Mestokosho, poétesse

innue, femme politique de la communauté d'Ekuanitshit et petite-nièce de Mathieu, en a été inspirée pour créer son poème intitulé *Sous un feu de rocher*, qu'elle dédie à Mathieu Mestokosho et son grand-père Damien (Mestokosho 2005). Et maintenant, à quand l'édition de ces paroles dans la langue innu-aimun de leur auteur?

### Références

BOUCHARD S., 1977, *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan, Mathieu Mestokosho*. Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec.

—, 1973, *Classification montagnaise de la faune : étude en anthropologie cognitive sur la structure du lexique « animal indien » chez les Montagnais de Mingan*. Québec, Thèse de maîtrise, Université Laval.

IRVING J., 2006, *Caribou Hunter – A Song of a Vanished Innu Life*. Vancouver, Greystone Books.

MESTOKOSHO R., 2005, « Sous un feu de rocher » dans *Rita Mestokosho, écrivaine* (www.innuaitun.com).

SAVARD R., 2004, *La forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*. Montréal, Boréal.

Véronique Audet (veronique.audet@ciera.ulaval.ca)  
 CIÉRA et Critical World  
 Département d'anthropologie  
 Université de Montréal  
 C.P. 6128, succ. Centre-Ville  
 Montréal (Québec) H3C 3J7  
 Canada

---

**Sara AHMED, Claudia CASTAÑEDA, Anne-Marie FORTIER et Mimi SELLER (dir.),**  
*Uprootings/Regroundings – Questions of Home and Migration*. Oxford et New York, Berg, 2003, 304 p.

La force et l'intérêt de l'ouvrage dirigé par Sara Ahmed, Claudia Castañeda, Anne-Marie Fortier et Mimi Sheller résident dans un parti-pris éditorial qui pose comme objectif de « troubler les revendications simplifiées concernant la nature du foyer et de la migration dans les vies et les mondes contemporains » (p. 15).

À ce titre, l'ouvrage et les objectifs qu'il se donne tombent à point nommé. En effet, la littérature de langue anglaise sur les migrations internationales est aujourd'hui traversée par la notion rarement explicitée de foyer (*home*). Particulièrement lorsqu'il s'agit de rejoindre, par le biais de la migration, un territoire avec lequel on a des attaches personnelles (dans le cadre d'un « retour au pays natal ») ou familiales (dans le cadre d'un « retour » au pays des ancêtres), le territoire que l'on gagne ou que l'on regagne est désigné par le spécialiste des migrations comme l'indivisible « foyer », étape finale d'un voyage de « retour ». L'usage inconsidéré d'une terminologie qui semble au premier abord tout à fait banale, impose une définition et un certain sens à l'acte migratoire, en dépit et en dehors de la subjectivité propre du migrant.

La subjectivité individuelle sert de point de départ à la plupart des recherches présentées dans l'ouvrage. Ainsi la contribution de Rutvica Andrijasevic, consacrée au trafic humain